LA LOI DE JÉSUS À L'ASSAUT DU JAPON : L'IMAGE DU CATHOLICISME DANS LE *BATEREN-KI* (c. 1610)

Martin NOGUEIRA RAMOS
EFEO - PSL Research University

L'interdiction du catholicisme par Tokugawa Ieyasu en 1614 a eu pour conséquence immédiate l'adoption de mesures visant au contrôle de la pratique religieuse de la population et l'application de peines diverses pour les réfractaires. Les causes et la mise en place de la politique antichrétienne du bakufu ont été étudiées en détail (ŌHASHI 2001 : 11-131 ; MURAI 2007).

Un autre résultat de cette politique est la multiplication, entre les années 1620 et 1660, de textes critiquant, de manière plus ou moins sophistiquée, la religion prêchée par les missionnaires. On divise ces documents en deux catégories : la première regroupe les écrits savants qui attaquent les fondements doctrinaux du catholicisme ; ils sont rédigés par des apostats, des moines bouddhistes ou des penseurs confucéens[110]. La seconde concerne des récits en prose narrant, sur un ton souvent sarcastique, l'histoire de la propagation de cette religion au XVI^e^ siècle et de sa disparition au siècle suivant ; les auteurs de ces récits, dont la structure narrative et le langage sont aisément compréhensibles pour un large public de lecteurs – voire d'auditeurs –, ne sont pas connus[111]. Si la plupart des textes de la première catégorie ont été élaborés en collaboration avec le pouvoir, ceux de la seconde n'ont pas reçu l'aval des autorités et ont même été interdits dans les années 1660 (KORNICKI 2001 : 332).

Le document que je vais analyser ici appartient plutôt à la deuxième catégorie ; il tient une place un peu particulière dans ce corpus puisqu'il est antérieur à la proscription du catholicisme au niveau national. Il a vraisemblablement été rédigé vers 1610 à Kyūshū, peut-être à Ōmura, un fief, qui après avoir appuyé l'évangélisation, a fait expulser les jésuites en 1605 (KUDAMATSU 1989 : 160-163). Les rares historiens qui l'ont étudié ont pris l'habitude de l'appeler *Bateren-ki* [Notes sur les prêtres catholiques] d'après le titre que l'on retrouve dans certains manuscrits datant du

---

[110] Concernant les textes savants, on se réfèrera à Girard 2002.
[111] Une étude a récemment été consacrée à la représentation des missionnaires et de l'Occident dans ces récits en prose : Leuchtenberger 2013.

XIX^e siècle[112]. On a longtemps pensé qu'il s'agissait d'un texte isolé, mais une découverte de manuscrits à Usuki (act. dép. d'Ōita) au début des années 1980 a révélé qu'il s'agissait en fait de la troisième partie d'un triptyque[113]. Dans les deux autres parties, on trouve, entre autres, le récit largement fictif des premiers siècles de l'Église et une série d'anecdotes sur plusieurs ordres missionnaires et institutions catholiques telles que les confréries. Dans cet article, je ne traiterai que du *Bateren-ki* dont le propos porte essentiellement sur le Japon.

Ce document, qui a été rédigé à une époque durant laquelle la destinée du catholicisme était encore incertaine, offre un regard unique sur l'image de cette religion au Japon. À l'inverse des textes postérieurs à 1614, sa rédaction n'a pas été influencée par la politique religieuse et le discours idéologique du shogunat. Après avoir présenté le *Bateren-ki* et discuté de sa genèse et de son auteur, j'analyserai le regard porté par ce dernier sur le catholicisme et plus globalement sur la religion.

Le *Bateren-ki* : un écrit extravagant au contenu disparate

Le *Bateren-ki* est un écrit de 17 000 caractères. Son style et sa structure sont assez déroutants : en effet, il est rédigé dans une langue hybride, proche de celle utilisée dans les publications jésuites (*kirishitan-ban*) ; de nombreux mots portugais et latins, parfois d'un usage assez rare, sont employés. Le texte était ainsi incompréhensible pour un lecteur non initié et s'adressait certainement à un public étant régulièrement en contact avec le catholicisme.

Sa structure est aussi extrêmement hétéroclite : c'est un agrégat de données et d'anecdotes, fictives comme réelles, sur le catholicisme et son histoire. On distingue cinq grandes parties : une présentation à tonalité guerrière des sept sacrements (2 000 caractères) ; une version considérablement remaniée – et burlesque – de la vie de Lucie de Syracuse (fin III^e-début IV^e s.), une jeune fille qui d'après la *légende dorée* serait morte en martyre lors de la persécution de Dioclétien (244-311) (1 700 caractères) ; le récit de la conversion de Rome au catholicisme (2 300 caractères) ; une présentation des velléités de conquête du monde du pape et des

[112] Dans cet article, je me suis servi d'une édition du texte qui se fonde sur le manuscrit le plus ancien du *Bateren-ki* : Ōkuwa 1984 : 233-259. Quand le document est cité, j'indique le numéro de page de cette transcription précédé de la mention BK. À noter qu'il existe aussi une traduction anglaise : Leuchtenberger 2013 : 137-160.
[113] On trouve la présentation et la transcription de ces documents dans Ōkuwa 1984.

prêtres (800 caractères) et, enfin, l'histoire et le présent de l'Église au Japon (10 000 caractères).

Cette cinquième partie, qui occupe plus de la moitié du texte, peut être divisée en trois : les quatre tentatives – fictives et somme toute assez comiques – d'invasion de l'archipel par les prêtres ; l'activité de ces derniers au Japon et le mouvement de conversion ; la révélation des visées conquérantes du catholicisme au seigneur d'Ōmura et la répression de cette religion dans son fief.

Réflexion sur la genèse et l'auteur du *Bateren-ki*

Très peu de manuscrits ont été conservés et la plupart datent du XIX^e^ siècle. Le plus ancien connu remonte aux années 1640 et est conservé à Usuki au Tafuku-ji, un temple de l'école Rinzai, dans les documents antichrétiens ayant appartenu à Sessō Sōsai (1589-1649). Ce moine entretenait des liens étroits avec deux figures centrales de la lutte du shogunat contre le christianisme après la révolte de Shimabara (1637-1638) : Inoue Masashige (1585-1661), qui était le responsable au niveau national de l'inspection religieuse (*shūmon aratame yaku*), et Suzuki Shōsan (1579-1655), un moine de l'école Sōtō connu pour sa contribution à la déchristianisation de Kyūshū. Sessō Sōsai a lui aussi collaboré à la politique religieuse des Tokugawa : en 1647, à la demande du préfet de Nagasaki (*Nagasaki bugyō*), il a prononcé plusieurs prêches publics visant à réfuter le catholicisme et à faire l'apologie du bouddhisme zen ; il a aussi rédigé des textes de polémique dont un porte exclusivement sur la religion des missionnaires, le *Taiji jashū-ron* [Réfutation de la religion pernicieuse]. Cette réfutation écrite en *kanbun* en 1648 reprend des éléments du *Bateren-ki* ainsi que d'autres textes conservés au Tafuku-ji. Il semblerait que le moine ait disposé de ces sources afin d'affuter ses arguments[114].

L'identité de l'auteur, ses motivations et même la datation du texte ne sont pas connues. Une lecture attentive nous permet néanmoins de formuler quelques hypothèses sur le parcours de l'auteur.

D'abord, il est certain qu'il s'agit de quelqu'un qui connaît bien le catholicisme : si ses références à l'histoire ou à la doctrine de cette religion sont souvent fantaisistes, elles ont toujours une part de vérité. Peut-être était-ce un apostat. Sa bonne maîtrise du vocabulaire portugais fait penser qu'il a été longtemps en contact

[114] Concernant les documents antichrétiens conservés au Takufu-ji, voir Ōkuwa 1984 : 386-415.

avec des marchands ibériques ou des prêtres. En effet, il emploie à bon escient des termes assez rares et fait référence à de nombreux membres du clergé.

On peut penser que l'auteur est originaire de Kyūshū ou qu'il a été longtemps actif dans cette région : il évoque avec beaucoup de détails Hakata, Hirado et Ōmura. C'est en particulier au sujet de ce dernier fief qu'il est le plus disert. En outre, plusieurs éléments montrent que le *Bateren-ki* a probablement été rédigé entre 1605 et 1614 : en effet, si l'expulsion des missionnaires en 1605 du fief d'Ōmura est mentionnée, rien n'est dit sur l'interdiction du catholicisme par Tokugawa Ieyasu.

On ne sait rien des raisons qui ont poussé l'auteur à écrire ce texte. Il ne semble pas s'agir d'une commande d'un seigneur tel que celui d'Ōmura, ni d'une apologie d'une école bouddhique en particulier ; les grands dignitaires mentionnés dans le récit n'apparaissent pas sous un jour favorable : ils se laissent facilement duper par les prêtres et sont incapables de voir la menace que ceux-ci représentent pour l'indépendance du pays. À l'exception d'une brève mention favorable, à la fin du texte, à l'arrivée du clergé nichireniste à Ōmura, on ne constate aucun discours *pro domo*.

Enfin, s'il est vrai que les catholiques et leurs missionnaires sont décrits comme des conquérants prêts à tout pour s'emparer du monde entier, peut-être ne faut-il pas lire ce document de manière trop sérieuse : beaucoup d'éléments incitent à penser que l'auteur cherchait davantage à faire rire qu'à édifier ou mettre en garde ses lecteurs ou auditeurs. Ce texte témoigne, à mon sens, d'une libération de la parole sur le catholicisme dans un contexte de relâchement de l'emprise des missionnaires sur la population de Kyūshū à la suite de l'apostasie ou de la disparition de plusieurs seigneurs chrétiens.

Un dieu exclusif : le paradis pour ses adeptes, l'enfer pour les autres

Le *Bateren-ki* est donc un texte extrêmement difficile à appréhender, et dont la genèse soulève de nombreuses interrogations. Il offre toutefois un regard assez tranché sur la religion des Occidentaux. L'accent est mis en particulier sur trois de ses facettes : le monothéisme, l'exclusivisme et la question de l'au-delà.

La radicalité du catholicisme est un aspect central du texte. La figure d'un dieu unique rendant le culte envers les autres divinités inutile, voire néfaste, est mise en avant dans les discours prêtés aux missionnaires. Voici les propos qu'aurait tenu le premier d'entre eux à être parvenu à s'établir durablement dans l'archipel :

> [Les prêtres] demandèrent ce que vénéraient les [habitants du Japon] et ceux-ci indiquèrent du doigt les temples et les sanctuaires. Le père Kōtsume pensa que c'était l'occasion idéale et dit : « [Les choses] que vous pointez du doigt sont, chez nous, appelées idoles [itorosu] et ne sont d'aucune utilité. L'unique être qui puisse être vénéré est Dieu [Teusu] qui se trouve au Ciel. Il est le créateur de toutes les choses. » (BK : 252-253)

Les missionnaires font montre d'une certaine agressivité, ou, à tout le moins, d'un mépris prononcé envers les dieux et les bouddhas. Lors d'un conciliabule à Rome, les prêtres assimilent les divinités des Japonais aux « idoles » de Jérusalem et estiment que leur loi religieuse est datée et remplie d'erreurs (BK : 246).

Le clergé fait miroiter des récompenses éternelles dans l'au-delà à ceux qui acceptent de vénérer Dieu, et condamne au feu de la géhenne ceux qui lui désobéissent. Pour l'auteur, cette prédication centrée sur le paradis et l'enfer ne serait qu'un prétexte pour permettre aux *bateren* de s'emparer de nouvelles terres : dans la partie relative à la conversion de Rome au catholicisme, il est dit que l'empereur (*teiō*) aurait donné la direction de ses terres au clergé par crainte d'être excommunié et, par conséquent, de plonger pour l'éternité dans les flammes ardentes de l'enfer (BK : 242).

Cette insistance sur le caractère exclusif du catholicisme reflète la rudesse de la prédication des jésuites. On a souvent eu tendance à mettre en avant leur souplesse d'esprit et leur capacité à assimiler les us et coutumes de l'archipel. Cette attitude conciliante ne se retrouve pas dans le domaine religieux : dans les fiefs où ils sont parvenus à s'imposer, ils ont souvent fait détruire, grâce à l'appui de néophytes zélés, les objets de piété et les lieux de culte shintō et bouddhiques. C'est le cas à Ōmura où toute la population est contrainte de se convertir au catholicisme entre 1574 et 1576 (KUDAMATSU 1989 : 77-79).

Les missionnaires combattent aussi leurs adversaires par les mots : dans leurs catéchismes, avant de présenter les caractéristiques de leur religion, ils procèdent bien souvent à une réfutation systématique des « mensonges » des différentes écoles bouddhiques et des cultes aux divinités locales. Un spécialiste de la littérature religieuse de l'époque médiévale estime que l'ensemble des écrits de la Compagnie de Jésus se distingue par sa tonalité guerrière (KOMINE 2012).

Une religion dispensatrice de bienfaits mondains

À la lecture du texte, l'image que l'on se fait des missionnaires et de leur religion n'est cependant pas totalement négative.

Effectivement, le succès de la prédication est justifié par la capacité des prêtres à accomplir des actes vertueux (*zenkon*) et à soulager les peines des gens (*jihi*) (BK : 242 et 255). À Rome, par exemple, ils ont transformé les églises en maisons de soin (*yōjōya*) (BK 242). La préoccupation des missionnaires pour les indigents et les marginaux a souvent été critiquée, notamment au début de la mission (ELISONAS 2001). Or, dans le *Bateren-ki*, il n'est nulle part écrit que ces œuvres de charité étaient destinées aux va-nu-pieds ou – pire encore – aux personnes considérées comme impures.

Même si les procédés utilisés par les missionnaires semblent parfois tenir de la magie noire, l'auteur dépeint ces derniers sous les traits de guérisseurs. Ainsi, l'empereur de Rome, qui était atteint de la lèpre, fait appel à un prêtre et lui demande ce qu'il doit faire pour se débarrasser de sa maladie ; celui-ci lui répond qu'en recevant « l'eau du baptême », il guérira. C'est ce qu'il advient (BK : 241). Le cas d'un Japonais originaire de Hirado ayant été guéri d'une tumeur à la jambe est aussi mentionné (BK : 255-256). On sait d'après leurs rapports que la supposée capacité des jésuites à guérir les malades était considérée comme un argument essentiel dans la prédication. Il était alors courant de s'assurer de la validité d'une religion par les bienfaits que celle-ci était censée procurer en ce monde.

Les rites jouaient un rôle central dans la stratégie missionnaire ; ils étaient, par leur nouveauté et l'emploi d'une gestuelle et d'une langue (le latin) mystérieuses, perçus comme de puissants moyens d'obtenir des bienfaits en ce monde et dans l'au-delà[115]. Cela n'est sûrement pas un hasard si l'auteur du *Bateren-ki* propose une description des sept sacrements de l'Église. Leur symbolique est précisée : il est par exemple écrit que la vertu rédemptrice du baptême tire son origine du sang versé par le Christ sur la Croix. Plusieurs éléments du rite tels que le linge blanc, la bougie, le sel déposé sur la langue du catéchumène ou la présence du parrain et de la marraine sont aussi rapportés (BK : 233). La minutie et la relative exactitude du propos laissent penser que l'auteur a pris part à la vie sacramentelle de l'Église et qu'il s'agissait pour lui d'un élément essentiel.

Un regard original sur les dieux et les bouddhas

Dans les textes antichrétiens postérieurs à 1614, le catholicisme est présenté comme une religion résolument étrangère portant

---

[115] Sur le catholicisme des roturiers, voir Higashibaba 2001.

atteinte aux cultes dédiés aux dieux et aux bouddhas ; ceux-ci sont considérés comme un élément clé de l'identité japonaise (LEUCHTENBERGER 2013 : 30-31). Dans le *Bateren-ki*, le regard porté sur le bouddhisme et le shintoïsme est assez différent : si l'idée que le Japon est protégé par ses traditions religieuses apparaît de manière sous-jacente, cela n'est jamais explicitement écrit ; l'auteur, qui narre la majeure partie de son récit du point des Occidentaux, se sert de ces derniers pour exalter son pays.

D'après des propos prêtés au pape, c'est même la Vierge Marie qui aurait fondé le Japon – un pays surpassant tous les autres en sagesse – pour en faire sa propre demeure (BK : 244). L'auteur, qui décrit les échecs successifs des armées de Rome à l'approche des côtes japonaises, semble prétendre que son pays est défendu par une force mystérieuse évoquant les vents divins (*kamikaze*) ayant détruit la flotte des envahisseurs mongols au XIII^e^ siècle. Toutefois, pour les Occidentaux apparaissant dans le *Bateren-ki*, ces vents ne sont pas ceux des dieux et des bouddhas : ils sont l'œuvre du *Tengu* (BK : 249), le terme employé par les missionnaires pour désigner le Diable en japonais.

L'auteur fait même preuve d'un certain relativisme à l'égard du fait religieux. En effet, il n'hésite pas à comparer implicitement les dieux du Japon à ceux d'autres pays. On a vu qu'il faisait dire à un prêtre que les divinités de l'archipel étaient les mêmes que celles vénérées à Jérusalem. Aussi, avant d'accepter de se faire baptiser, l'empereur de Rome dit qu'en tant que souverain il a l'obligation (*hongi*) de vénérer les dieux (BK : 241). Or, le terme employé, *shinmei*, est d'usage courant au Japon pour désigner les *kami*.

Dans un passage consacré à la stratégie mise en place par les prêtres pour conquérir le monde, ceux-ci classent les pays selon de grandes catégories religieuses :

> [Les prêtres] sortirent de nombreux rouleaux, et regardèrent comment étaient les pays se trouvant dans les douze directions : il y avait des pays ou s'était diffusée la loi du Bouddha [*buppō*] ; dans d'autres, on vouait uniquement un culte aux dieux [*shinmei*]. Ailleurs, c'est le chaud et le froid [les éléments ?] ou [des animaux tels que] le mouton qui étaient le plus valorisés. Il était même certains endroits [où les gens] traversaient cette vie sans rien faire si ce n'est naître. [Ils comprirent] qu'ils ne pouvaient effectuer de manœuvres militaires sans connaître correctement les enseignements religieux de ces différents pays. (BK : 242-243)

Ce regard distancié sur le fait religieux est le reflet, à mon sens, du parcours atypique d'une personne qui a côtoyé beaucoup

d'étrangers et a même probablement changé de religion au cours de sa vie.

Conclusion

Le *Bateren-ki,* par son extravagance narrative et son caractère extrêmement hétéroclite, est fort délicat à appréhender dans toute sa complexité ; la frontière que l'auteur trace entre les Japonais et les Occidentaux ne paraît néanmoins pas infranchissable : en effet, si les velléités conquérantes du catholicisme sont critiquées, le portrait qui en est dressé n'est pas totalement négatif. En outre, les dieux et les bouddhas sont assez peu mis avant ou alors de manière assez sibylline. Ce texte témoigne ainsi d'une certaine liberté de ton et offre, sur la religion des missionnaires, un regard différent de celui proposé dans les écrits antichrétiens postérieurs à 1614.

Bibliographie

ELISONAS, Jurgis. « The Jesuits, the Devil, and Pollution in Japan. The Context of a Syllabus of Errors. » *Bulletin of Portuguese Japanese Studies*, 1, 2001 : 3-27.

GIRARD, Frédéric. « Discours bouddhiques face au christianisme. » In *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : paysage intellectuel du Japon, XVII^e^-XIX^e^ siècles*, sous la direction de Frédéric Girard, Annick Horiuchi et Mieko Macé. Genève, Droz, 2002 : 167-208.

HIGASHIBABA, Ikuo. *Christianity in Early Modern Japan. Kirishitan Belief & Practice*. Leyde, Boston, Cologne, Brill, 2001.

KOMINE, Kazuaki. « Kirishitan bungaku to han-kirishitan bungaku saidoku : tatakau buntai [Une relecture des textes chrétiens et antichrétiens : une littérature de combat]. » *Bungaku*, 13-5, septembre 2012 : 18-30.

KORNICKI, Peter. *The Book in Japan. A Cultural History from the Beginnings to the Nineteenh Century*. Honolulu, University of Hawai'i Press, 2001 (1re éd. 1998).

KUDAMATSU, Kazunori. *Ōmura-shi. Koto.umi no nichigetsu* [Histoire d'Ōmura. Le cours du temps à Koto.umi]. Tōkyō, Kokusho kankō-kai, 1989.

LEUCHTENBERGER, Jan. *Conquering Demons. The « Kirishitan », Japan, and the World in Early Modern Japanese Literature*. Ann Harbor, Center for Japanese Studies, University of Michigan, 2013.

MURAI, Sanae. *Kirishitan kinsei no chiiki-teki tenkai* [Le développement régional de l'interdiction du catholicisme au Japon]. Tōkyō, Iwata sho.in, 2007.

ŌHASHI, Yukihiro. *Kirishitan minshū-shi no kenkyū* [Études sur le catholicisme populaire au Japon]. Tōkyō, Tōkyō-dō shuppan, 2001.

ŌKUWA, Hitoshi (sous la direction de). *Shiryō kenkyū Sessō Sōsai. Zen to kokka to kirishitan* [Étude des documents de Sessō Sōsai : Le zen, l'État et le catholicisme]. Kyōto, Dōhōsha shuppan, 1984.